

La question étymologique en langue des signes :

méthodes de recherche

Yves Delaporte

Note : chaque mention d'un signe est accompagnée du numéro, placé entre crochets, du dessin correspondant dans les volumes publiés par IVT, La langue des signes, dictionnaire bilingue élémentaire. On a choisi la première édition, qui offre l'avantage de présenter une numérotation en continu.

Rappelons très brièvement quel est l'objet de la science étymologique : découvrir l'origine des mots, expliquer la forme d'un mot par un mot plus ancien dont il dérive. Le mot *limoger* trouve son origine dans la sanction, un exil à Limoges, appliquée aux chefs militaires incompetents pendant la première guerre mondiale. L'étymologie permet de reconstituer des familles de mots qui ont une origine commune. Par exemple *canicule* (grosse chaleur en été) appartient à la famille du mot *chien* (latin *canis*) parce qu'en été le soleil est dans une constellation que les Romains appelaient le Grand Chien.

Est-il possible de construire une science équivalente pour la langue des signes ? Observons en préambule que tout locuteur de cette langue, même débutant, sait au moins intuitivement deux choses sur elle :

La première est qu'elle est dominée par l'iconicité : il faut entendre par là que beaucoup de signes reproduisent des objets du monde en les stylisant au moyen des ressources fournies par le corps humain. Aussi ces objets sont-ils clairement reconnaissables dans les mains des sourds : la maison dans les deux mains qui forment un toit [1], le poisson dans la main plate qui part vers l'avant en zigzagant [1111], la lune dans les mains en cornes qui prolongent le visage pour figurer un croissant [1065]. Ces signes ne posent guère de problème étymologique, au sens que ce mot a en linguistique des langues vocales. Leur origine ne se trouve pas dans un état antérieur de la langue : elle est directement repérable dans les objets auxquels ils réfèrent.

La seconde chose que chacun sait est que cela est loin de concerner la totalité du lexique. Bien des signes sont aujourd'hui aussi arbitraires que les mots des langues vocales : il semble impossible de trouver un lien entre leur forme et leur sens. Cela est dû à ce que l'usage quotidien de la langue a entraîné des modifications progressives de forme et de sens, si bien que la relation entre le signe originel et la chose représentée s'est peu à peu distendue. En voici quelques exemples, choisis parmi ceux dont j'indiquerai tout à l'heure l'étymologie : CHOSE [1350], FAUX [469], PROFITER [1292], RESSEMBLER [421]. C'est pourquoi les apprenants entendants sont dans une constante demande : pourquoi tel signe se fait comme ceci, et tel autre comme cela ? Demande que leurs formateurs sourds sont le plus souvent bien en peine de pouvoir satisfaire. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : le savoir étymologique est un savoir savant, et peu de locuteurs français connaissent l'étymologie des mots *canicule* ou *limoger*. Et s'ils la connaissent, ce n'est pas parce qu'une tradition orale l'aurait conduite jusqu'à nous, c'est simplement parce qu'ils ont consulté l'un ou l'autre des nombreux dictionnaires étymologiques de la langue française. Le présent exposé vise à présenter quelques-unes des méthodes qui permettront de construire le premier dictionnaire étymologique d'une langue des signes.

Les sources

La première chose à faire est évidemment de recenser soigneusement tout ce que l'on peut savoir des états anciens de la langue. Je distinguerai quatre sources d'information :

1.— Ce que nous a légué le XIX^e siècle, lorsque la langue des signes avait pignon sur rue et était

utilisée comme langue d'enseignement : le Dr Blanchet a publié un dictionnaire (1850) où les signes sont décrits ; Brouland, entendante, a laissé une grande planche de dessins (1855), suivie de près par Péliissier, sourd-muet (1856), puis par l'abbé Lambert (1859). Ces auteurs étaient respectivement médecin, enseignants et aumônier à Saint-Jacques. Un article très complet de Françoise Bonnal à paraître dans un prochain numéro de la revue *Surdités* me dispense de détailler ce point ici. Françoise Bonnal a également eu le talent de retrouver un extraordinaire dictionnaire du XVIII^e siècle où les signes sont décrits par l'abbé Ferrand, qui s'occupait d'une petite école de sourds-muets à Chartres. On rencontre aussi de nombreuses descriptions ponctuelles chez différents auteurs du XIX^e siècle, dans le cadre d'ouvrages généraux sur l'éducation des sourds-muets : en premier lieu Degérando (1827), mais également Paulmier (1834), Puybonnieux (1846), etc.

Ces recueils, pour peu qu'on sache les lire, fournissent l'origine de nombreux signes. Ainsi du signe SE TROMPER [1221] qui, au XIX^e siècle, était directionnel : lorsqu'il pointait vers l'avant, ce n'était rien d'autre qu'un geste entendant utilisé sur tout le pourtour de la Méditerranée, consistant à " faire les cornes " pour se moquer d'autrui. Ce signe a produit plusieurs dérivés : FAUX [469], AH BON [929], ARTIFICIEL, SE FAIRE EXPLOITER [1291] ; sous son ancienne forme directionnelle, deux mains pointant vers l'avant, il s'est maintenu jusqu'aujourd'hui avec SE MOQUER [867], après avoir été initialisé en M. La filiation entre SE TROMPER et FAUX est prouvée par la manière dont des sourds passés par l'institution d'Asnières réalisent FAUX : paume de la main dominante orientée vers le bas, ce qui est très exactement le signe VOUS VOUS TROMPEZ du XIX^e siècle.

2.– Une deuxième source importante est représentée par les signes régionaux encore en usage aujourd'hui. La province est un conservatoire de signes : y évoluant souvent moins vite qu'à Paris, ils peuvent fournir des formes anciennes expliquant la forme de signes parisiens opaques. L'obscur PROFITER [1292] s'éclaire lorsqu'on le voit réalisé en province avec la main en pince se portant non au menton mais à une poche imaginaire. Même chose en ce qui concerne le sens : le signe très polysémique TECHNIQUE, INGÉNIEUR, RÉGIME ALIMENTAIRE, FAIRE ATTENTION AUX DÉPENSES [1281] prend à Bourg-en-Bresse le sens de PÉTANQUE, et il réfère à la mesure la distance entre la boule et le cochonnet : le point commun entre tous ces sens est l'idée de mesure traduite par l'image d'un compas.

On trouve également en province des traits culturels disparus à Paris, par exemple le fait que les mois étaient autrefois représentés d'après les signes zodiacaux (institutions de Saint-Laurent-en-Royans et de Saint-Étienne), ce qui fournit une piste de recherche pour certains signes parisiens : JUILLET [2399], lorsque la main ne prend pas la forme d'un J, initialisation récente, mais d'un L, comme on le voit faire par des sourds âgés, n'est rien d'autre que l'un des signes pour LION, celui notamment que les sourds lyonnais utilisent pour baptiser leur ville. Ceci parce qu'en juillet le soleil entre dans la constellation du Lion. De même l'observation d'une variante archaïque de SEPTEMBRE [2401], notamment dans une famille parisienne comportant plusieurs générations de sourds passés par Saint-Jacques, montre que les mains n'entrent en contact ni avec la bouche ni entre elles : le signe ne réfère pas au RAISIN [178] mais à son paronyme BALANCE, tel qu'il apparaît dans le signe métaphorique justice [553] ; il est rigoureusement identique à celui qui, à Saint-Laurent-en-Royans, réfère à la constellation de la Balance, parce qu'au mois de septembre le soleil entre dans cette constellation.

3.– Ce que je viens de dire pour les dialectes régionaux vaut également pour les langues des signes étrangères qui ont été influencées par la langue des signes française. Le cas le mieux connu et le plus spectaculaire est celui de la langue des signes américaine. De nombreux signes parisiens introduits par Laurent Clerc à partir de 1817 en Amérique n'ont guère changé de forme alors qu'ils ont évolué en France ; si bien que regarder des signes américains équivaut parfois à avoir une photographie de ce

qu'étaient les signes parisiens il y a deux cents ans. Ainsi de DEPUIS, dans lequel l'index frappe le menton : une borne temporelle immobile figurée par l'index dominé, à partir de laquelle l'index dominant était ramené vers le locuteur, a disparu en France ; ou bien de CHAMPION : la main dominante ouverte venant se poser sur l'index dominé (en France, le poing) représentait une couronne de lauriers posée sur la tête d'un vainqueur.

4.– Une quatrième source est constituée par les variantes individuelles en synchronie, qui permettent souvent de repérer des états évolutifs différents. Il faut être très attentif aux variantes qui sont encore aujourd'hui dans les mains des sourds âgés, y compris à Paris : elles donnent souvent le chaînon manquant entre le signe originel et le signe actuel. J'en ai donné deux exemples avec les signes FAUX et SEPTEMBRE, j'en indiquerai d'autres tout à l'heure.

Au plan de la méthode, cela implique qu'on ne peut pas faire de l'étymologie " en laboratoire " : il est indispensable de rencontrer le plus grand nombre possible de sourds de tous âges et de toutes origines, et ceci dans toute la France, puisque les parlers régionaux de la langue des signes n'ont pas été recueillis, à l'exception de quatre fascicules réalisés dans les années quatre-vingts pour les institutions de Chambéry, Poitiers, Saint-Laurent-en-Royans, Le Puy. Moins heureux en cela que ses collègues qui travaillent sur l'étymologie de langues vocales fournissant une riche documentation écrite, l'étymologiste d'une langue gestuelle doit soutenir la gageure plutôt acrobatique de travailler sur une langue dont le lexique reste largement non décrit.

Méthodologie

Voici maintenant quelques règles de méthode. La première est qu'il faut se méfier des fausses évidences : en matière d'étymologie, le sens commun n'est pas une méthode scientifique. Le signe QUELLE HEURE EST-IL, consistant à frapper le poignet dominé de l'index dominant, n'a rien à voir avec la montre-bracelet, puisque le signe est attesté depuis le XVIII^e siècle alors que l'objet n'est apparu qu'au XX^e : c'est en réalité l'image du marteau qui frappe le timbre d'une l'horloge, ce qui relie formellement et sémantiquement ce signe à RYTHME [2480]. Contrairement à une autre croyance commune, le signe ÉTÉ [1077] n'a rien à voir avec la sueur que l'on essuierait sur le front : c'est la couronne de lauriers de la distribution des prix, rituel qui s'accomplissait autrefois à Saint-Jacques au mois d'août. D'où la grande proximité formelle avec SAINT : dans les deux cas, les signes réfèrent à des objets circulaires posés sur la tête, l'auréole du saint ou la couronne du bon élève.

Une seconde règle d'or est de ne jamais raisonner sur un signe isolé, mais toujours sur des groupes de signes. Toute hypothèse sur un changement de forme d'un signe au cours du temps doit s'appuyer sur des changements identiques déjà prouvés pour d'autres signes. Comme les lois évolutives de la langue des signes française sont pour l'instant inconnues, cela revient à dire qu'il faut les dégager au fur et à mesure, et que pour faire un dictionnaire étymologique il faut en même temps construire une histoire de la langue. On procédera de la manière suivante :

a) À partir d'évolutions qui sont attestées par des preuves sûres, en comparant les signes actuels avec des dessins ou descriptions de signes du XIX^e siècle, ou avec des formes archaïques encore observables aujourd'hui, on dégagera des tendances évolutives ;

b) Une fois repérée, chacune de ces tendances devient un outil pour trouver l'étymologie de signes obscurs.

Voici une application concrète de cette méthode. Il y a actuellement deux manières de réaliser POSTE, le pouce dominant se portant sur la paume [1877] ou sur le pouce dominés ; deux manières de réaliser SE SOUVENIR, le pouce dominant se portant sur la paume ou sur le pouce dominés

[815] ; deux manières de réaliser ARGENT, le pouce dominant tapotant le poing ou le pouce dominés [525]. Les formes où main dominante et main dominée n'ont pas la même configuration sont archaïsantes, ce qui se déduit de l'âge où de l'origine géographique des locuteurs. Cela permet de mettre en évidence une tendance évolutive, qui est qu'au cours du temps la main dominée tend à prendre, pour des raisons d'économie gestuelle, la même configuration que celle de la main dominante.

Cette tendance étant solidement établie, on peut y recourir chaque fois que l'on se trouve devant un signe d'étymologie obscure dont les deux mains ont même configuration, au moyen de ce que j'appelle *l'épreuve de désymétrisation* : remplacer la configuration de la main dominée par une configuration simple, index, main plate ou poing, qui sont celles de la main dominée lorsqu'elle est passive. Ainsi peut-on expliquer l'obscur TÔT, DE BONNE HEURE [1123], qui, sous l'influence du français signé, n'était à l'origine rien d'autre que BON suivi de HEURE, la main dominée dans HEURE ayant ultérieurement pris la même configuration en faisceau que la main dominante dans BON.

Ce qui vaut pour la forme des signes vaut également pour leur sens. Une métaphore originelle ne doit pas être postulée comme une hypothèse gratuite à partir d'un signe isolé mais toujours être soutenue par la présence de cette métaphore ailleurs dans la langue. Ainsi du signe FAIRE ATTENTION [937], dans lequel un léger changement d'orientation a obscurci la métaphore initiale qui est " tirer sur les rênes quand on voit un obstacle ". Cette métaphore est explicitement indiquée par l'abbé Lambert, mais sa vraisemblance ne se transforme en certitude qu'à partir du moment où l'on observe que la métaphore de la voiture à cheval est encore consciente aujourd'hui chez la plupart des locuteurs pour DIRIGER, ADMINISTRER [485].

Un cas particulier de changement de configuration est l'initialisation. Introduite dans la langue par des enseignants entendants, elle a plutôt mauvaise presse chez les sourds et peut-être aussi chez les linguistes qui travaillent sur les langues des signes. Mais, qu'elle plaise ou qu'elle ne plaise pas, elle a bien eu lieu et si elle a certainement très peu d'importance pour l'analyse des grandes structures de la langue, elle en a beaucoup pour la recherche étymologique.

Aussi, lorsque la configuration d'un signe obscur suggère une possible initialisation, faut-il faire ce que j'appelle une *épreuve de désinitialisation*, en remplaçant la lettre manuelle par des configurations naturelles. C'est ainsi que VILLE [613] apparaît comme le répétitif de MAISON [1], l'ouverture répétée des mains vers l'avant ayant évolué vers une ouverture unique ; ŒUF [133] comme les mains traçant les contours d'une sphère avant de prendre la forme de la lettre manuelle P, initiale de *poule*, puis de s'interpénétrer par économie gestuelle ; PENSION comme le signe SANTÉ ayant pris la forme de la lettre manuelle P, initiale de *pension*, le contexte commun aux concepts de " pension " et de " santé " étant fourni par la *pension d'invalidité*.

L'initialisation est souvent rendue invisible par le fait que certaines lettres manuelles ont la même forme que certaines configurations spontanées, par exemple le G et l'index, le M, le B et la main plate, le V, le P, le H et la fourche. Les oppositions d'orientation et de mouvement qui existent entre ces lettres dans l'épellation manuelle disparaissent lorsqu'elles sont intégrées à la langue. En termes linguistiques, c'est une neutralisation : il y a disparition, dans certains contextes, d'oppositions qui sont pertinentes dans d'autres contextes. Devant tout signe obscur qui présente une configuration apparemment naturelle, il faut donc faire une épreuve inverse de la précédente, une *épreuve d'initialisation*, en pensant aux lettres manuelles qui sont formellement identiques ou proches. GÉOGRAPHIE [290] apparaît alors comme MONTAGNE [1058] initialisé en G : ce qui semblait être une configuration naturelle, l'index tendu, était en réalité le G manuel. De même, MÈTRE [1026] est

le signe TECHNIQUE [1281] fondé sur l'image d'un compas, initialisé en M : ce qui semblait être une configuration naturelle, la main plate, était en réalité le M manuel.

L'initialisation peut également être rendue invisible par des effets de traduction : le signe traduit par pas la peine [975] est obscur ; traduit par inutile, l'initialisation en I saute aux yeux, surtout en province où la configuration est bien celle d'un I, alors qu'à Paris il y a eu attraction par la configuration en cornes, infiniment plus fréquente.

L'initialisation peut enfin être rendue invisible par des tendances évolutives qui lui sont propres, tel le repliement des doigts. C'est à une telle tendance que l'on doit l'homonymie de hasard entre les signes PAPIER [274] et ÉDUCATEUR [246], le premier résultant de l'initialisation en P du signe archaïque PAPIER [273] et le second de l'initialisation en E du signe SURVEILLANT [247].

Par ailleurs le terme d'initialisation est quelque peu inapproprié, puisque les lettres manuelles empruntées sont loin d'être toujours les initiales des mots français correspondants. On le voit avec le signe très polysémique identique à la lettre manuelle X, utilisé pour traduire de nombreux mots français comportant cette lettre, quelle que soit sa position : AIX-EN-PROVENCE [2219], EXERCICE (signe régional), PAIX (signe régional), PRIX [515], EXEMPLE [1313], LUXEMBOURG, etc. Cette série fournit une solution pour le signe mystérieux se RESSEMBLER [421] qui présente la même forme. Il suffit pour cela de poser la question : quel est le mot français appartenant au champ sémantique de la ressemblance et comportant un X ? Il n'y en a qu'un, c'est le mot *jumeaux*. Etymologiquement, le signe SE RESSEMBLER est donc une métaphore évoquant des " visages jumeaux ".

Beaucoup de signes actuels sont ancrés dans un lieu et une époque déterminés. Le lieu, ce sont les institutions de jeunes sourds, et en particulier la première de toutes, Saint-Jacques. L'époque, c'est celle qui a suivi la création de ces institutions, fin du XVIII^e et début du XIX^e siècles. Il est donc nécessaire de connaître le contexte culturel de cette époque, dans la société en général et dans les institutions pour enfants sourds en particulier. On l'a vu avec les signes DIRIGER et FAIRE ATTENTION, qui renvoient à une époque où les fiacres sillonnaient Paris, ou avec le signe ÉTÉ, qui renvoie à un ancien rituel de distribution des prix. Deux autres exemples bien connus car encore présents dans la conscience des locuteurs, sont les signes SCOLAIRE [259] et NUMÉRO [2389], qui renvoient respectivement aux boutons de l'uniforme de sortie et à l'inscription du matricule au revers du col de la veste. Le signe BOURGEOIS [1621] stylise la cravate du XIX^e siècle, tissu empesé qui entourait plusieurs fois le cou ; ADMINISTRATION [1804] est une stylisation du geste d'ouverture de l'ancien bureau à tambour, tandis que VENDRE [509] imite le geste des marchands secouant une étoffe pour attirer les chalands — hypothèse fondée sur un commentaire de l'abbé Lambert mais renforcée par l'existence d'une variante bressane dans laquelle la configuration en faisceau est remplacée par celle en pince, qui stylise fréquemment la préhension d'un objet mince : on retrouve ici la preuve par les signes de province. D'autres signes réfèrent à des faits culturels plus récents mais qui commencent à être oubliés : le loyer trimestriel qui fonde le signe APPARTEMENT [4], formellement proche de TOUS LES TROIS MOIS [2406], les bielles de la locomotive à vapeur qui fondent le signe COLONIE DE VACANCES [649].

Il faut rechercher des *familles de signes*, c'est-à-dire des signes qui ont des formes proches dérivant d'une origine commune, quelle que soit la diversité des sens dont l'histoire de la langue les a investis. En voici un exemple, emprunté à des signes qui attirent l'attention par une grande proximité formelle, la mobilisation des deux index : CADEAU [110], CHOSE [1350], ÇA DÉPEND [1740], GENS [300]. On peut reconstituer l'arbre généalogique de cette famille en postulant un étymon commun, **deux index pointant alternativement à gauche et à droite* pour désigner la pluralité des choses et des

personnes. Cette hypothèse s'ancre dans la description que l'abbé Ferrand fait du signe CHOSE : " on promène la main en ne montrant que des choses " et du signe personne : " montrer des personnes ".

La forme de l'étymon a à peine évolué pour ÇA DÉPEND, dont le sens renvoie à une pluralité de choses, d'événements ou de conduites déterminant la possible réalisation de telle ou telle éventualité ; l'évidente dérivation vers QUELQUEFOIS [978] ne mérite guère de commentaire. L'étymon a aussi produit le signe GENS [300], les deux index se rapprochant par économie gestuelle, jusqu'à se heurter au passage. Il a également produit CHOSE, par rapprochement des deux index et immobilisation de l'index dominé. Il a enfin produit le signe CADEAU, identique au précédent, par l'intermédiaire d'emplois tels que " il va falloir lui offrir *quelque chose* pour son anniversaire, il va falloir lui offrir un *cadeau* " ; certains locuteurs articulent d'ailleurs silencieusement le mot *chose* en même temps qu'ils font le signe CADEAU. La preuve que l'identité de forme entre CHOSE et CADEAU résulte d'une polysémie et non d'une homonymie de hasard est donc apportée par l'existence d'un contexte dans lequel les deux signes peuvent commuter ; exactement comme, en français, l'identité de *voler* au sens de " dérober ", et *voler* au sens de " se déplacer dans les airs " se prouve par l'existence d'un contexte propre au vocabulaire de la fauconnerie : " le faucon vole la perdrix ". L'étroite parenté entre ces différents dérivés d'un étymon commun est encore plus évidente lorsqu'on observe les signes de province : c'est ainsi qu'à Nancy, la forme du signe cadeau est strictement identique à celle du signe parisien ÇA DÉPEND.

Une dernière règle essentielle est qu'il faut dans chaque cas rechercher un *faisceau de preuves*. Je conclurai sur un dernier exemple, l'étymologie du signe RÉVOLUTION [1789], pour montrer comment un tel faisceau de preuves peut être mis en pratique. Si l'on songe au sens premier du mot français, " course d'une planète autour du soleil ", on peut avoir l'intuition que l'iconicité du signe, deux mains en griffes tournant l'une autour de l'autre, renvoie à ce sens premier du mot français. Mais une intuition n'est pas une preuve, il faut d'autres arguments.

La période de création de beaucoup de signes est aussi celle du triomphe de la mécanique céleste, alors très populaire grâce aux travaux de Laplace (*Exposition du système du monde*, 1796) et à l'extraordinaire retentissement de la découverte de la planète Neptune par Le Verrier au moyen du seul calcul (1846). Le sens premier du mot *révolution*, aujourd'hui quelque peu tombé en désuétude et certainement inconnu de la plupart des sourds, était très courant pendant tout le XIX^e siècle ; il est attesté dans les manuels scolaires de l'époque, y compris dans les institutions pour sourds-muets. Voilà une preuve par le contexte historique et culturel.

Pour exprimer RÉVOLUTION au sens de " bouleversement social ", les sourds n'ont pas inventé un signe spécifique : ils se sont contentés de garder celui qu'ils avaient créé pour RÉVOLUTION au sens de " trajectoire d'une planète ". Il y a eu transposition en langue des signes de la polysémie du mot français, et c'est quelque chose que l'on connaît ailleurs : le signe FRAIS [471], au sens de " faire des frais ", dont l'iconicité est celle de " frais " au sens de " il fait frais ". De même, l'iconicité de LETTRE POSTALE [888] renvoie à LETTRE DE L'ALPHABET [835] par calque de la polysémie du mot français *lettre* ; ce genre de calque est d'ailleurs fréquent dans toutes les situations de bilinguisme. Voilà une preuve par un mécanisme de dérivation sémantique attesté ailleurs dans la langue.

On pourrait objecter que dans le signe RÉVOLUTION la main dominante ne tourne pas autour de la main dominée immobile, comme devrait l'être une stricte représentation de la course d'une planète autour d'un astre fixe, mais que les deux mains tournent l'une autour de l'autre. Or cela découle d'une tendance à la symétrisation du mouvement. Chacun peut en faire l'expérience avec le signe ANNÉE [1156] qui représente la trajectoire annuelle de la Terre autour du soleil : on s'apercevra qu'il est très

difficile de le réaliser en gardant le poing dominant immobile, et que les mains ont tendance à tourner l'une autour de l'autre. Voilà une preuve par un mécanisme formel attesté ailleurs dans la langue.

Ailleurs qu'en France, des dictionnaires de signes proposent parfois quelques étymologies. C'est toujours en se fondant sur l'intuition, qui n'est pas, en la matière, le meilleur des guides. On se trouve ramené à l'époque préscientifique des étymologies fantaisistes de la langue française, lorsque l'on voyait dans " pend au talon " l'explication de *pantalon*. Dans un dictionnaire belge, PRIX est attribué à " un contact réussi " et PAIX à " nouer une alliance ", alors qu'il s'agit banalement dans les deux cas de la lettre manuelle X, finale des mots français correspondants. Aux États-Unis, le signe IGNORANT n'est autre que le signe BÊTE [357] importé de Paris par Laurent Clerc ; faute de connaître la polysémie du mot français (animal, personne stupide) qui permet de voir sans grande difficulté dans le signe la représentation d'une bête à cornes, un dictionnaire américain interprète les deux doigts en fourche comme " les barreaux d'une prison enfermant l'esprit ". C'est pour couper court à de telles affabulations, qui ne peuvent qu'aggraver les contresens sur les sourds et leur langue, que l'on a tenté de jeter ici les premières bases d'une étymologie scientifique.